DVD, compte rendu critique. MASSENET, L’histoire de Manon. Aurélie Dupont (Bel Air classiques)

DVD, compte rendu critique. MASSENET, L’histoire de Manon. Aurélie Dupont (Bel Air classiques). L’Histoire de Manon de Massenet chorégraphié par Kenneth MacMillan, en mai 2015, est la soirée d’adieux d’Aurélie Dupont, danseuse étoile devenue après la démission de Millepied, nouvelle directrice de la danse de l’Opéra de Paris. La danseuse a choisi L’Histoire de Manon de Kenneth MacMillan, où elle dansait le rôle principal de Manon Lescaut pour faire ses adieux à la scène.



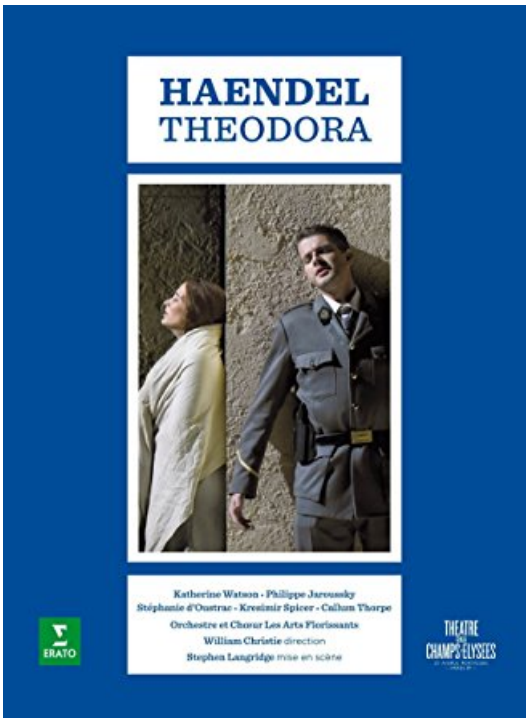
Pilier du répertoire anglais, d’une facture plutôt néo classique, le ballet de Kenneth MacMillan (qui aime tant les pas de deux) est régulièrement dansé à l’Opéra de Paris. Aurélie Dupont y avait fait son retour d’Etoile après une blessure éprouvante ; la figure tragique de la jeune écervelée du XVIIIè, au début promise au couvent puis émoustillée par les illusions éphémères de la capitale… offre bien des qualités et un vrai potentiel pour une danseuse qui aime danser..; et jouer. Le parcours de la jeune héroïne s’achève enfin en Louisianne où elle est déportée en compagnie de son fiancé du début, le jeune Desgrieux. Manon la sublime sirène finira épuisée, morte, abandonnée dans le désert américain. Puccini à l’opéra (1893) a su immortaliser le personnage devenu mythe, comme Massenet avant lui (1884) Le réalisateur veille habillement aux plans rapprochés pour capter et sublimer une expression, un regard : le jeu de l’actrice s’en

affirme que mieux.
Aux côtés de l'héroïne, se précise aussi le profil des protagonistes qui enrichissent aussi le tableau général de la tragédie annoncée : le ballet offre une belle galerie de portraits, dessinant en arrière fond, la société parfaitement inique et jouissive du XVIIIè : Manon se grille les ailes, meurt par naïveté et insouciance… Se distingue évidemment le superbe et très plastique Roberto Bolle (Des grieux de grande classe), invité vedette en provenance de la Scala comme les plus sombres et cynique Benjamin Pech, ou Karl Paquette (qui fait un glaçant geôlier).
Le ballet de l'Opéra de Paris épaissit le réalisme du drame, sans écarté l'élégance et la précision technique qui composent le style de la Maison parisienne. Il était légitime de conserver la trace des adieux d'une figure majeure du Ballet et qui dans sa retraite, marquait aussi la fin de toute une ère chorégraphique à Paris. A présent qu'elle est nommée Directrice de la Danse de l'Opéra de paris, Aurélie Dupont peut compter avec cette réalisation qui souligne l'équation exemplaire entre la haute technicité de la danseuse, et la finesse digne et blessée de l'actrice.

_____

DVD, compte rendu critique. MASSENET, L'histoire de Manon. Aurélie Dupont (Bel Air classiques)

DVD, compte rendu critique. THEODORA de Handel / Haendel. Watson, Christie (2015, ERATO)



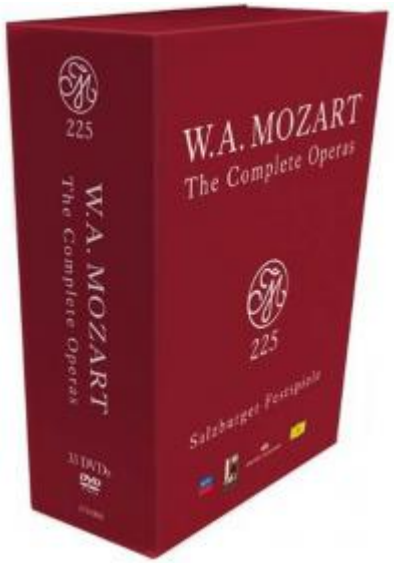
DVD, compte rendu critique. THEODORA de Handel / Haendel. Watson, Christie (2015, ERATO). Sans atteindre la version (légendaire) de Peter Sellars à Glyndebourne (réalisée en 1996, donc voilà plus de 20 ans déjà), cette « première » Théodora en version scénique montre les limites de l'exercice. Pourquoi vouloir démontrer davantage que la musique, qui se suffit largement à elle-même (c'est même l'une des plus sublimes et recueillie qui soit née sous les mains de Haendel), pourquoi s'obstiner à démontrer par le visuel et les mouvements de scène ce qui était, – et reste essentiellement, un oratorio, c'est à dire un drame sacré et spirituel, sans décors ?
Sur la scène parisienne, les décors se bornent à quelques parois coulissantes (pour mieux marquer l'espace étouffant d'un drame qui mène à la mort), ne font pas oublier les hors sujet total de l'orgie au II (délire accessoire du metteur en scène Stephen Langridge). Tout ce décorum visuel finit par encombrer une action qui par son essence épurée (musicalement) et très efficace, recherche a contrario, l'allègement, l'abstraction, la poésie pure. Côté conception des chanteurs / acteurs, l'interprétation survole une partition qui doit toucher par sa profondeur et son sens de la gravité où le silence et la lenteur disent cette transfiguration spirituelle

et mystique de l'héroïne, laquelle emmène sur son chemin sacrificiel ses proches. Mauvais Valens, trop superficiel voire caricatural (Callum Thorpe) ; même limites dommageables pour le contre ténor Philippe Jaroussky, qui brille par son absence de graves et ses piètres talents d'acteur : son Didymus, premier compagnon de Theodora, en compassion et transcendance, se révèle bien lisse, tout au moins amoureux transi douloureux, mais sans aucune ambivalence ni souffrance morale. Tout un pan du personnage est écarté. **En revanche le Septimus de Kresimir Spicer cisèle un héros tragique**, véritablement traversé par le tiraillement intérieur, entre devoir et tentation de la ferveur : sa souffrance et sa présence humaine, comme son épaisseur émotionnelle sauvent le plateau. Voix limitée, et actrice trop réservée, la soprano britannique Katherine Watson dans le rôle-titre, doit forcer sa nature pour exprimer le souffle spirituel de plus en plus prenant, impérieux qui la submerge : vocalement tout est là ; mais émotionnellement, grâce aux plans serrés sur son visage, la tiédeur finit par susciter une « certaine » intériorité. Il ne s'agit pas d'avoir une « belle voix », surtout dans l'un des oratorios les plus introspectifs de Haendel. L'Irène de Stéphanie D'Oustrac tire elle aussi, comme Spicer, son épingle du jeu : suave et habitée, la cantatrice montre qu'elle est aussi une formidable interprète. D'autant que dans la fosse, se déploie la direction très précise et hautement dramatique de **William Christie**, insurpassable chez Haendel, entre élégance, noblesse, flexibilité, acuité et articulation dans l'expression du souffle spirituel de l'aristocrate et fervent Haendel à Londres.

_____

DVD, compte rendu critique. Theodora de Haendel / Handel. Kresimir Spicer, Stéphanie D'Oustrac, Katherine Watson, Philippe Jaroussky… Les Arts Florissants. William Christie, direction. Stephen Langdrige, mise en scène (2 dvd ERATO, enregistré à Paris, au TCE, en octobre 2015).

DVD, coffret événement. Annonce. W. A. MOZART : The complete operas 225, Salzburger Festspiele (33 dvd, Decca, Deutsche Grammophon)



DVD, coffret événement. Annonce. W. A. MOZART : The complete operas 225, Salzburger Festspiele (33 dvd, Decca, Deutsche Grammophon). Concentré d'opéra. Prolongeant l'exceptionnel cru 2006 à Salzbourg quand le festival estival fêtait le 250è anniversaire du génie local Wolfgang Mozart, voici le coffret dvd qui en découle, célébrant cette fois en 2016, les 225 ans de sa disparition. Les 22 opéras dont il est question récapitule l'odyssée lyrique du compositeur, né galant et post baroque, dont l'évolution artistique traverse et synthétise aussi les tendances stylistiques de son époque des années 1770 à 1790, soit des Lumières au romantisme, passant, fusionnant, réinterprétant l'élégance et la virtuosité (germanique), la séduction (italienne) et la puissance chorale et dramatique (française), le Sturm und drang et l'Empfindsamkeit, la profondeur et le sens du contraste, toujours au service de la vérité. Mozart a réuni ce que le premier XVIIIè avait séparé sous la contrainte de l'opera seria alla napolitana : le tragique et le comique, renouant avec une langue savante et

souple, naturelle et flexible qui mêle comme les Vénitiens du XVIIè (Monteverdi, Caldara, Cesti, Cavalli…), la vitalité du mélange des genres. Son théâtre façonne peu à peu au diapason des affects humains, une nouvelle comédie « giocosa », l'exemple le plus fameux en étant Don Giovanni, « dramma giocoso ». Le giocoso c'est à dire joyeux n'écartant ni le tragique (Elvira), le pathétique (Anna), le comique (Leporello)… Le voyage est l'un des plus savoureux, proposé dans une somme incontournable en son habit rouge basque, comme l'excellente nouvelle intégrale 225 – coffret miraculeux, vendu à plus de 1 million d'exemplaires (record discographique toute catégorie 2016), arborait une parure vert absinthe.
Le coffret des 22 opéras en dvd, fixe le souvenir des productions présentées en 2006 à Salzbourg (intégrale à l'initiative de son directeur artistique d'alors Peter Ruzicka) auxquelles se joint pour réunir une intégrale, la fameuse Clemenza di Tito de Nikolaus Harnoncourt en 2003, enregistrée in loco. Evidemment aux côtés des incunables, trésors de la maturité, immortels chefs d'oeuvre par leur accomplissement musical et leur profondeur poétique et spirituelle, s'imposent désormais à nous, les opus moins connus, premiers essais, partitions éclectiques inclassables, – le coffret réunissant aussi sous la bannière vocal, tous les ouvrages sacrés (festa teatrale, oratorios, intermèdes latins, action sacrée, le jeune Mozart étant serviteur à ses débuts de la première Cour religieuse d'Autriche, après Vienne bien sûr)…, sans omettre les drames chantés en allemands (Zaide, singspiel… aboutissant au chef d'oeuvre final : la Flute enchantée), soit autant de maillons décisifs et si révélateurs des transitions stylistiques : Apollo et Hyacinthus, Die Schuldigkeit des Ersten Gebots, Der Schauspieldirektor, Bastien und Bastienne ; réunis en « trilogie » : La Finta Simplice, Mitridate – le premier seria, La Betulia Liberata (le premier Metastase de Wolfgang), Ascanio in alba, Il Sogno di Scipione, Lucio Silla (coproduction de la Fenice de Venise avec la Giunia d'Annick Massis : époustouflante de vérité), La Finta giardiniera (premier giocoso, avec l'Armida de Véronique

Gens et le Belfiore de John Marl Ainsley), Il re pastore (Thomas Hengelbrock, direction, avec Kresimir Spicer dans le rôle d'Alexandre), le spectacle Irrfahrten II & III (Abdenempfindung, pasticcio d'oeuvres éparses de Mozart / Rex tremenndus comprenant Lo sposo deluso, L'oca del Cairo)…



Les grandes oeuvres suivent : Idomeneo (seria de maturité propre aux années 1780, sous la direction de Sir Roger Norrington / Ursel & Karl-Ernst Herrmann, mise en scène / avec Ramón Vargas et Magdalena Kozena, en Idomeneo et Idamante) ; autres maillons méconnus, Zaide (avec le sultan Solimena de John Mark Ainsley), Adama ; L'Enlèvement au Sérail (Die Entführung aus dem serail, avec Charles Castronovo en Belmonte). La trilogie conçue avec Lorenzo da Ponte : Les Nozze di Figaro, immortelle splendeur sombre à la Ibsen, conçue par Claus Guth (avec Netrebko / Suzanna, Röschmann / La Comtesse, Franz-Josef Selig / Bartolo, sous la direction de Nikolaus Harnoncourt (le même CLaus Guth met ici en scène, Zaide et Adama) ; Don Giovanni par Daniel Harding dans l'impossible mise en scène de Martin Kusej (obsédé par les femmes en culottes et soutifs), avec Thomas Hampson dans le rôle-titre ; Enfin, le Cosi fan tutte des mêmes Herrmann (voir Idomeneo ci avant) sous la direction de Manfred Honeck, avec Stéphane Degout (Guglielmo). Comme deux diamants sombres et lumineux : les deux derniers ouvrages de Mozart en son ultime année 1791, Die Zaubertflöte / La Flûte enchantée (opéra allemand) sous la direction de Riccardo Muti avec une distribution irrésistible : René Pape (Sarastro), Christian Gerhaher (Papageno), Diana Damrau (La reine de la nuit), Genia Kühmeier (Pamina)… enfin comme indiqué précédemment, l'éditeur a complété cette intégrale impressionnante par la réédition de La Clemenza di Tito version Harnoncourt 2003, (mise en scène assagie, plus digeste de Martin Kusej) avec un plateau touché par la sincérité : Dorothea Röschmann (Vitellia), Vesselina Kasarova (Sesto), Elina Garanca (Annio), Luca Pisaroni

(Publio)…

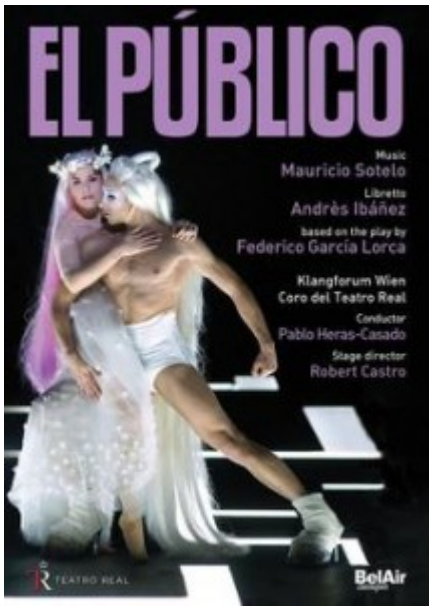


En plus de l'exhaustivité, le coffret nous rappelle l'incarnation mémorable de certains chanteurs à leur meilleur dans des rôles taillés pour leur intensité. Coffret incontournable. Seule réserve : dommage que comme pour le coffret Mozart 225, la nouvelle intégrale 206, le coffret rouge dvd ne bénéficie pas d'un livret éditorial aussi soigné. Certaines productions et certains ouvrages méconnus auraient mérité d'être expliqués… Somme magistrale néanmoins. **CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2017.**

_____

DVD, coffret événement. Annonce. W. A. MOZART : The complete operas 225, Salzburger Festspiele (33 dvd, Decca, Deutsche Grammophon)

DVD, compte rendu critique. SOTELO : El Publico (Madrid, 2015 – 1 DVD Bel Air classiques)



DVD, compte rendu critique. SOTELO : El Publico (Madrid, 2015 – 1 DVD Bel Air classiques). Un directeur de théâtre est contre son gré, forcé par son amant, d'assumer son homosexualité… dévoilé, il doit faire face au regard des autres… l'intrigue inspirée de la pièce de Lorca (1930, El publico) est défendue par Gérad Mortier à Madrid, avant sa mort : on y retrouve un thème qui le concerne intimement et aussi, le goût des sujets de société qui « forcent » toujours l'étroitesse de la pensée bourgeoise et conformiste. En somme des sujets d'opéras qui rétablissent la connexion entre le théâtre lyrique et la société contemporaine. Aucun doute, l'opéra pour l'ex directeur n'est pas qu'un divertissement pour nantis, c'est plutôt un lieu de réflexion et de prise de conscience : on ne peut que souscrire à cette conception.

Pour donner consistance musicale à ce nouvel opéra créé en 2015, – parmi les nombreuses commandes pilotées par Mortier, promoteur de la création et d'une modernité toujours en connexion avec la société, (– cf. la création de The Perfect American de Philip Glass , ou en janvier 2014 également à Madrid, de **l'opéra de Charles Wuorinen : Brokeback Mountain d'après la film de Ang Lee de 2005 inspiré du roman d'Annie Proulx**), regroupe une équipe qu'il connaît bien : les instrumentistes du Klangforum Wien, associé au choeurs de l'Opéra real de Madrid, dirigés par un chef complice lui aussi, Pablo Heras-Casado.

L'univers tourmenté et surréaliste de Lorca, qui croise visions, réflexion sur l'écriture et l'incarnation théâtrale, comme onirisme et satire cauchemardesque, trouve une parure poétique et souvent enivrante grâce au scénographe, ex assistant de Sellars, Robert Castro, tandis que la musique de Mauricio Sotelo (né en 1961) mêle avec une suggestivité riche,

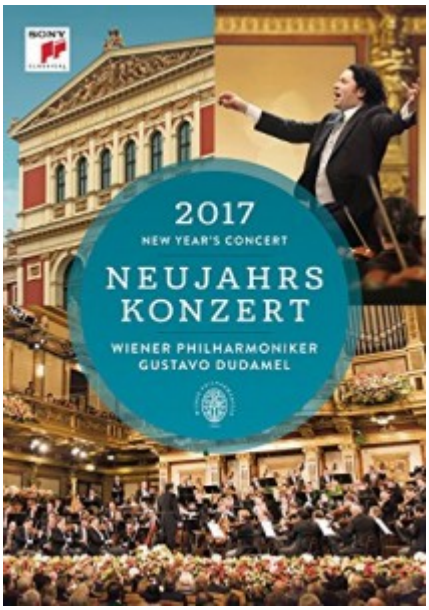
accents pénétrants flamenco, et texture concrète et transparente d'un orchestre tissé dans l'allusion cotoneuse. Il en découle une oeuvre à la fois pilote (pour un nouvel opéra purement espagnol et moderne, selon les voeux de Mortier), une partition à la fois mordante, âpre et révélatrice : la scène théâtrale et ici lyrique, dévoile, rend visible le secret, favorise la transformation de la société comme l'immuabilité apparente, illusoire et bourgeoise des choses. Réputée injouable, la pièce de Lorca – révélée au Théâtre de la Colline à Paris par Lavelli en 1988, trouve une résolution musicale à son dessein expérimental et critique. Le propos scandaleux, – qui nous paraît bien acceptable aujourd'hui, pourtant dénoncé violemment par la société londonienne également en 1988, soit l'homosexualité et le travestissements d'hommes en femmes (!), inspire une musique juste, efficace, dramatiquement équilibrée (avec l'intervention du public / « El Publico ») dont il est question, soit le choeur du Teatro Real, dans la 2è partie). La danse pourvoit à l'unité des séquences parfois disparates qui s'enchaînent liées aux visions et fantasmes de Lorca. Il en découle un spectacle cohérent qui saisit par son caractère et son esthétisme. Sa capacité a favorisé l'imaginaire stimule notre réflexion. La défi de la création, en fidélité à l'esprit de la pièce originelle (pourtant jugée à sa découverte en 1988, « injouable ») y est donc totalement relevé.

LIRE aussi notre compte rendu critique de Brockeback Mountain, dvd, création Madrid janvier 2014 : **http://www.classiquenews.com/dvd-compte-rendu-critique-brokeback-mountain-de-charles-wuorinen-dapres-annie-proulx-1-dvd-bel-air-classiques/**

DVD, CD. Concert du Nouvel An à Vienne 2017, Gustavo Dudamel. Neujahrs Konzert Wiener Philharmoniker / Gustavo Dudamel (janvier 2017)



DVD, CD. Concert du Nouvel An à Vienne 2017, Gustavo Dudamel. Neujahrs Konzert Wiener Philharmoniker / Gustavo Dudamel (janvier 2017). Heureux témoins à Vienne du Concert du Nouvel An dirigé ce 1 er janvier 2017 par le jeune chef venezuelien, **Gustavo Dudamel** sans la salle dorée du Musikverein, CLASSIQUENEWS a déjà relayé l'enthousiasme suscité par la direction fine, subtile, très nuancée, voire intérieure du maestro attendu. Sa réussite est totale : elle est même exemplaire car ici l'intelligence de l'engagement se met au service de « premières » fameuses (on pensait que les Strauss & consorts avaient été entièrement joués) : or Dudamel en défricheur enchanté nous révèle lors de ce concert viennois, des opus oubliés, méconnus, et interprétés pour la première fois au Musikverein un 1er janvier : signés Nicolaï, Johann Strauss II, Waldteufel… qui dit mieux ? Voilà qui explique pourquoi, le cd et dvd de ce concert jubilatoire sont de principe incontournables. Voici la critique compte rendu complet mis en ligne dès le 2 janvier 2017, par notre rédacteur Ernst Van Beck :



Compte-rendu critique, concert. VIENNE, Musikverein, dimanche 1er janvier 2017. Wiener Philharmoniker. Gustavo Dudamel, direction. Depuis 1958, le concert du Nouvel An au Musikverein de Vienne est retransmis en direct par les télévisions du monde entier soit 50 millions de spectateurs ; voilà assurément à un moment important de célébration collective, le moment musical et symphonique le plus médiatisé au monde. En plus des talents déjà avérés des instrumentistes du Philharmonique de Vienne, c'est évidemment le nouvel invité, pilote de la séquence, Gustavo Dudamel, pas encore quadra, qui est sous le feu des projecteurs (et des critiques). A presque 36 ans, ce 1er janvier 2017, le jeune maestro vénézuélien a concocté un programme pour le moins original qui en plus de sa jeunesse – c'est le plus jeune chef invité à conduire l'orchestre dans son histoire médiatique, crée une rupture : moins de polkas et de valses tonitruantes, voire trépidantes, mais un choix qui place l'introspection et une certaine retenue intérieure au premier plan ; pas d'esbroufe, mais un contrôle optimal des nuances expressives, et aussi, regard au delà de l'orchestre, comme habité par une claire idée de la sonorité ciblée, une couleur très suggestive, mesurée, intérieure qui s'inscrit dans la réflexion et la nostalgie…?

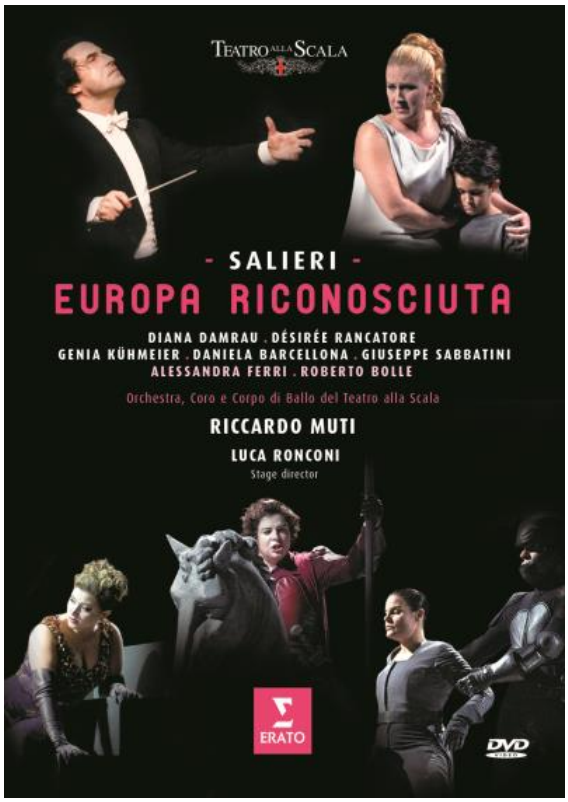
A presque 36 ans, Gustavo Dudamel réussit son premier Concert du Nouvel an à Vienne

Subtilité & intériorité en



Voilà qui apporte une lecture personnelle et finalement passionnante de l'exercice 2017 : Gustavo Dudamel dont on met souvent en avant la fougue et le tempérament débridé, affirme ici, en complicité explicite avec les musiciens du Philharmonique de Vienne, une direction millimétrée, infiniment suggestive, d'une subtilité absolue, qui colore l'entrain et l'ivresse des valses, polkas et marches des Strauss et autres, par une nouvelle sensibilité introspective. De toute évidence, le maestro vénézuélien, enfant du Sistema, nous épate et convainc de bout en bout. Relevons quelques réussites emblématiques de sa maestrià viennoise. **LIRE le compte rendu intégral du concert du Nouvel An à Vienne 1er janvier 2017**

DVD, compte rendu critique. SALIERI : Europa riconosciuta. Muti, Ronconi (1 dvd Erato)



DVD, compte rendu critique. SALIERI : Europa riconosciuta. Muti, Ronconi (1 dvd Erato). Jeune compositeur frais moulu arrivé à Vienne, depuis son Italie natale, Antonio Salieri (1750-1825), est d'abord formé par Gassmann, dans la capitale autrichienne dès ses 16 ans, puis lui succède comme compositeur de la Cour. Le compositeur italien s'inscrit donc dans la réforme de l'opéra seria telle que l'a accéléré Gluck à Vienne et plus récemment à Paris. Enfin en 1778, déjà très expérimenté en matière de drames lyriques, Salieri livre pour l'Archiduc Ferdinand, grand duc de Toscane, un nouvel opéra destiné à inaugurer le nouveau théâtre milanais alla Scala : il s'agit d'**Europa riconosciuta**, c'est à dire Europe reconnue. Le sujet est un labyrinthe des coeurs contrariés : Semele a choisi son futur époux, Isseo, auquel elle propose le trône de Tyr. Mais le jeune homme aime Europa, elle-même ancienne prenicessede Tyr, qui est pourtant mariée au crétois Asterio. Or Semele est désiré par Egisto qui est prêt à tout, pour faire empêcher Semele de s'unir à Isseo… Au terme d'avatars et d'épisodes à rebondissements, Isseo tue Egisto, l'agent de la discorde et de la haine, puis grâce à Europa devenue reine de Tyr (en somme la juste réparation de son malheur), peut épouser pour sa plus grande félicité, Semele…

Europe scaligène

Ne vous trompez pas : ce n'est pas un ouvrage sur le continent européen mais l'illustration des amours rocambolesques de la fable amoureuse, entre princes et reines, guerriers et belles

féminités, le tout dans des décors et palais somptueux. Pour l'occasion inaugurale, le Teatro scaligène déploie un faste de décors et machineries jamais vus jusque là (conçus par les frères Galliari), composant un écrin destiné à accueillir une action qui déjà renouvelle sensiblement la forme immuable du genre seria : Salieri ose une liberté formelle inédite qui tend à assouplir l'orthodoxie métastasienne, en mêlant sens du drame (avec choeur très dynamique, c'est à dire mouvant et mobile, a contrario du statisme inspiré par le choeur antique-, danses, grandiose héroïque dans le style français) et pure virtuosité vocale à la napolitaine (selon le modèle des Traetta et Jommelli entre autres, cumulant des cascades vocales parfois ahurissantes).
De fait, sur un livret relâché et en manque de cohérence signé Mattia Verazi, le jeune Salieri – pas encore trentenaire, développe en digne gluckiste, une énergie dramatique réelle, souvent irrésistible (à commencer par l'ouverture, véritable tempête qui emporte les spectateurs immédiatement dans le coeur de l'action et du drame : le naufrage des princes crétois Asterio et son épouse Europa), très efficace dans sa coupe plutôt rapide, enchaînant sans temps morts, les séquences de plus en plus expressives et spectaculaires : 2h de durée globale dont presque 25 mn de ballet!
Enfant de son époque, soit musicien des Lumières à l'époque où Mozart redéfinit la grâce opératique, Salieri fourmille d'idées (mais à la manière d'un catalogue, car l'urgence et l'esprit de séquence priment cependant sur un tout unitaire cohérent) ; ici on relève des rapprochements avec Les Nozze di Figaro (où Semele est sœur de la Comtesse) ou Don Giovanni de son génial contemporain…
En place des deux castrats créateurs en 1778 (Isséo et Asterio), Muti préfère ici deux chanteuses agiles et aux timbres caractérisés plutôt que deux contre-ténors : c'est que l'agilité et l'abattage à vocalises sont requis. Percutantes et engagées : Daniela Barcelona et Genia Kühmeier… Aigus présents et couverts, énergique mais parfois imprécise, la Semele de Désirée Rancatore tire son épingle du jeu.

Dans le rôle-titre, Diana Damrau fait le travail : agilité (vocalises inouïes), tension, expression, mais comme l'écriture tend à le privilégier, la pure virtuosité supplante la profondeur et la finesse.
Défenseur redoublé du répertoire napolitain européen, Riccardo Muti s'enflamme, s'embrase, avec un réel sens des contrastes pour un opéra qui rétablit la princesse légitime Europa sur le trône de Tyr: soit une direction vive, affûtée qui s'inscrit telle la meilleure argumentation en faveur de Salieri. Mais, tant de virtuosité démonstrative, reste positivement certes, dans le périmètre de l'artifice : on est quand même bien loin des vertiges émotionnels plus justes, intimes, allusifs et si bouleversants d'un Mozart divinement introspectif (qui a déjà montré son génie du coeur humain et du drame amoureux dans Lucio Silla de 1774, par exemple…). En bonus, Muti rétablit la place du ballet intercalaire à la fin du I : à partir de morceaux du catalogue Salieri, en place de la partition originelle perdue ; s'y distinguent les danseurs scaligènes en grande élégance musclée, nerveuse dont l'Etoile, désormais mémorable de la Scala, Roberto Bolle et sa plasticité d'éphèbe assoupli, acrobatique, ici dans une chorégraphie du splendide chorégraphe Heinz Spörli. Scénographiquement, Luca Ronconi sait exploiter parfois en exagérant, la veine spectaculaire de la production avec toujours des effets collectifs, des mouvements de foule (et de choeur), plutôt surprenants, donc réussis. Les salieristes ne pouvaient trouver meilleurs ambassadeurs de leur cause dans cette captation scaligène de 2004.

_____

DVD, compte-rendu critique. SALIERI : Europa Riconosciuta, 1778. Riccardo Muti (Scala, décembre 2004). 1 DVD ERATO (parution : février 2017).

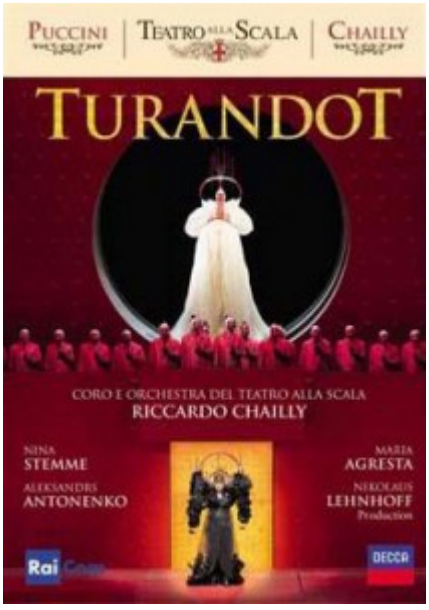
SALIERI : EUROPA RICONOSCIUTA
Opéra en 2 actes d'Antonio Salieri
Livret de Mattia Verazi

Mise en scène : Luca Ronconi
Décors et costumes : Pier Luigi Pizzi
Chorégraphie : Heinz Spörli

Europa : Diana Damrau
Semele : Désirée Rancatore
Asterio : Genia Kühmeier
Isseo : Daniela Barcellona
Egisto : Giuseppe Sabbatini

Ballet du Teatro alla Scala
Solistes : Alessandra Ferri et Roberto Bolle
Choeurs et orchestre du Teatro alla Scala
Direction : Riccardo Muti
Milan, Teatro alla Scala, 7 décembre 2004

DVD, compte rendu critique. PUCCINI : Turandot (Chailly / Lehnhoff, 2015)



DVD, compte rendu critique. PUCCINI : Turandot (Chailly / Lehnhoff, 2015). UNE TURANDOT VISUELLEMENT EXPRESSIONNISTE DANS LA VERSION COHERENTE DE BERIO… Temps fort de la saison 2014-2015 de la Scala, cette Turandot façon Chailly et surtout Nikolaus Lehnhoff inaugurait l'Expo universelle 2015 à Milan. Les moyens (importants) étaient donc investis – image milanaise oblige- pour réussir d'abord une méga production, au service d'une partition qu'ici même, Toscanini

créait avec une passion devenue à juste titre légendaire. C'est donc Hollywood qui s'invite en Chine. Riccardo Chailly, réfléchi et soucieux de cohérence, enchaîne le dernier acte, – laissé inachevé par Puccini, selon la conclusion qu'en donne Luciano Berio.
Créé à Amsterdam, la production s'invite donc à Milan, ici en mai 2015 – filmée par Decca : nuit de cauchemar où triomphe le rouge omniprésent (mur de la cité interdite, sang versé depuis que la princesse vierge énonce victorieusement ses énigmes à tous ceux, jeunes princes, qui osent la demander en mariage…) ; s'y dessinent aussi d'étranges figures en costumes mi SYFY mi historiques, donnant l'impression d'assister à un volet inédit de Star Wars.

En rien gadget, mais dramatiquement juste, la mise en scène de Nikolaus Lehnhoff confirme l'intérêt du travail défendu aujourd'hui par le metteur en scène : il analyse et met en lumière le passage et la métamorphose, de la vierge pétrifiée à la femme amoureuse, qui « ose » toucher le prince Calaf en fin d'action, car enfin humanisé, elle devient incarnée, ressuscite dans son corps enfin visible (avant, caché par une immense robe blanche d'une échelle suprahumaine), entité enfin humaine et désirante, reconnaissante à celui qui a décrypté ses énigmes, la libérant du fardeau pétrifiant qui la maintenait sphynge impénétrable mais douloureuse, prisonnière de sa propre promesse faite à son aïeule violée. De ce point de vue, le metteur en scène rétablit l'équilibre d'un drame qui laissé par Puccini, et malgré les rustines demandées par Toscanini à Alfano, soufrait de la maladresse de son ultime séquence. Or tout est là : le sujet central de l'oeuvre orientale de Puccini, réside dans ce passage de la pétrification à l'humanisation. En cela, Lehnhoff a bien joué.



Côté chanteurs, saluons la belle caractérisation des 3 ministres mandarins, huissiers usés par le protocole, dans leur superbe scène qui ouvre l'acte II : Ping (Angelo Veccia : le plus ardent, mordant), Pong (Blagoj Nacoski) et Pang (Roberto Covatta) présents, complices, vivants. Ils font trois arlequins revisités, très justes, car leur costumes ici citent la référence littéraire de l'opéra de Puccini, Gozzi. Notons le très crédible **Timur d'Alexander Tsymbalyuk** qui fait un roi des Tartares noble, mais blessé. A ses côtés, la jeune esclave qui guide sa cécité, **Liù trouve en Maria Agresta une âme généreuse**, et surtout déterminée en première amoureuse de Calaf ; la noblesse autodéterminée du personnage est rarement aussi bien exprimée.

Aleksandrs Antonenko a belle allure et vaillance communicative : son Calaf est volontaire – aux aigus parfois tendus et tirés, mais très expressifs, en somme l'agent rêvé pour Turandot et sa transformation finale.
Dans un rôle qu'elle a déjà chanté à Stockholm dès 2013, puis après Milan à New York et Zurich, la suédoise wagnérienne **Nina Stemme** affirme un métal sûr aux aigus ronds et chauds, ce qui renforce une incarnation croissante, idéale pour la transformation de la princesse, d'abord marmoréenne, virginale et hiératique (scène des énigmes au II), puis de plus en plus humaine, amoureuse, attendrie (III).



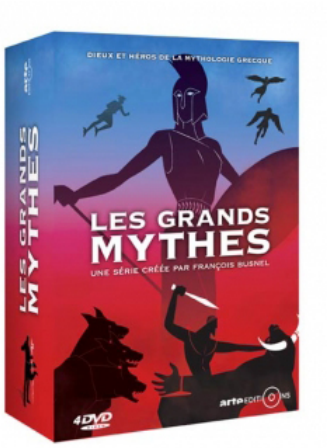
En plus de l'intonation crédible, la cantatrice ne manque pas de puissance, d'autant que le geste de **Ricardo Chailly** recherche souvent le décibel en place de l'atmosphère. Pour son retour sur la scène scaligène, le chef pourtant capable de nuances, force souvent le trait, exacerbant certains rapports et plans, qui au final offrent une sonorité opaque : l'orchestre couvre les voix du plateau, et souvent dans la fosse, les cuivres submergent littéralement le tapis des cordes. Cependant, le chef lyrique se dévoile au fur et à mesure et l'on aurait tort de rester sur la première impression : le constat de départ est bientôt nuancé grâce à la forte caractérisation que le maestro insuffle à chaque séquence : nerf glaçant voire terrifiant quand paraît la divine vierge du haut de son rempart de sang au II; puis, au III, direction plus souple, selon les méandres du duo Calaf/Turandot dans l'acte de Berio (créé par Chailly dès 2002). C'est le bénéfice de cette version « moderne », c'est à dire XXè : Berio s'immisce dans la psyché des deux amants dévoilés, écartant le décorum des deux premiers actes, surtout le kitsh de la version Alfano / Toscanini : il en résulte deux coeurs nouvellement révélés, fiancés dont le murmure fusionnel recouvré, exprime idéalement cette couleur intimiste, intérieure, « tristanesque », que Puccini avait en tête en laissant inachevé son dernier drame lyrique. Convaincant et captivant.



DVD, compte rendu critique. PUCCINI : Turandot. 1 dvd DECCA 074 3937 – Opéra en trois actes et cinq tableaux (inachevé)Livret de Giuseppe Adami et Renato Simoni d'après Carlo GozziVersion de Luciano Berio créée en 2002. Enregistré à Milan, Teatro alla Scala, en mai 2015

Nina Stemme, Turandot
Alexander Tsymbalyuk, Timur
Maria Agresta, Liù
Aleksander Antonenko, Calaf
Carlo Bossi, Altoum…
Orchestre et Choeur de la Scala de Milan
Riccardo Chailly, direction
Nikolaus Lehnhoff, mise en scène

DVD, compte rendu critique. Coffret Les Grands Mythes (4 dvd ARTE éditions)



DVD, compte rendu critique. Coffret Les Grands Mythes (4 dvd ARTE éditions). C'est notre coup de coeur 2016, au titre des documentaires et séries d'animation : une série lumineuse et animée pour comprendre l'enjeu et le sens profond des grands mythes de l'Antiquité grecque, à travers les épisodes légendaires de la vie des Dieux de l'Olympe et des héros et demi dieux. Créée par **François Busnel**, le cycle comprend 20 épisodes, réunis ici en 4 dvd, chacun classé par thème :

DVD1 : les dieux, 1
Zeus, la conquête du pouvoir
Les Amours de Zeus
Prométhée, le révolté de l'Olympe
Hadès, le roi malgré lui
Athéna, la sagesse armée

DVD2 : les dieux, 2
Apollon, l'ombre et la lumière
Aphrodite, sous la loi du désir
Dionysos, l'étranger dans la ville
Hermès, le messager indéchiffrable
Tartare, les damnés de la terre

DVD3 : les héros,1
Psyché, Persée, Orphée, Médée, Bellérophon

DVD4 : les héros,2
Thésée, Dédale et Icare, Héraclès, Oedipe, Antigone

La valeur de chaque épisode vaut autant par la riche animation (superbe travail d'infographie et d'illustration animée) que le commentaire et le récit qui tiennent en haleine le spectateur. Chaque narration met en valeur les rebonds du drame et ce qu'ils signifient chacun sur le plan psychique; l'approche est claire, les textes lumineux d'intelligence :

une approche étonnamment réussie, à la fois vivante, accessible et pourtant très fouillée. Pour les amoureux de mythologie ou lecteurs habituels de classiquenews, pour les amateurs d'opéras, chaque épisode de cette formidable série permettra de réviser ses classiques et de comprendre pour chaque profil et dans chaque histoire, ce qui se joue ; ce que l'action révèle des personnages ; ce qu'elle leur permet d'atteindre. Métamorphoses, révélations, parcours initiatique ; car au-delà des histoires d'amour, des malédictions injustes (voyez Oedipe, né pour commettre l'innommable, donc prédéterminé enchaîné à son destin), des défis hallucinants s'accomplissent. Ainsi se dévoile en définitive la grande histoire de l'humanité entre souffrance et résurrection, liberté et identité.

Série événement

Mythes et légendes démêlées, lumineux d'intelligence

Et l'on passe ainsi de la loi des dieux, à l'avènement des hommes (ou plutôt des femmes car Antigone, la sœur d'Oedipe, ravit toute notre admiration ici – c'est l'ultime épisode qui en annonce d'autres espérons-le, en étant bel et bien la première résistante et la première féministe de l'histoire…). Ce que le spectateur apprend de part en part grâce aux récits animés, demeure souvent stupéfiant ; Psyché livrée à la Bête monstrueuse, Persée née d'une mortelle fécondée par Zeus (Danaé) ; l'amoureuse trahie, abandonnée : Médée ; Bellérophon porté par un orgueil démesuré et qui le rend criminel… ; ou bien encore Prométhée, l'allié de Zeus ; et parmi les Dieux immortels, aux faits et gestes bien humains cependant, voyez l'ascension de Zeus justement, dès l'origine du monde ; comme la multiplication plus raisonnée qu'instinctive de ses conquêtes féminines auprès des mortelles, pour assoir son

pouvoir grâce aux enfants qu'il engendre partout…



Notre préférence va non pas ici à Apollon, ou Athéna, – le frère et la soeur, enfants de Zeus nés d'une mortelle Latone… mais à Hermès, le plus jeune des dieux de l'Olympe, insolent, astucieux, aérien, favorisé par Zeus qui le fait passeur entre vivants et morts, et aussi le sublime portrait de Dyonisos (pour nous le portrait et l'épisode le plus saisissant), cet étranger qui se venge des petits bourgeois de Thèbes, semant chez eux le dérèglement de l'esprit dont ils n'avaient pas conscience avant lui ; car l'odyssée ainsi recomposée nous dévoile les ressorts de la psyché humaine avec une clairvoyance égale aux meilleurs exposés psychanalytiques. Mais sans les commentaires vaseux et néoconceptuels d'usage. Aucune phraséologie pseudo scientifique, mais plutôt l'intelligence de récits à la fois inouïs et spectaculaires. Amoureux d'opéras, nous avons aussi beaucoup apprécié la figure d'Orphée ainsi restituée : le chantre de Thrace, poète et musicien, capable d'émouvoir dieux et animaux grâce à l'invention et la séduction de sa voix, se distingue aussi par sa nature amoureuse, insoumise et passionnée, …humaine là encore. Une grandeur misérable en quelque sorte qui fonde sa tragédie et son immortalité, soit une ambivalence que l'on retrouve souvent chez ces figures inestimables, et qui justifie que, dans l'histoire de l'opéra, Orphée soit le mythe fondateur. D'autant mieux fêté en 2017 que les célébrations et hommages concernant Claudio Monteverdi, (450ème anniversaire), mettront évidemment à l'honneur son premier opéra d'importance, Orfeo, qui est aussi le premier ouvrage digne d'être nommé « opéra » (en réalité, précisément : favola in musica / fable en musique). Mais en 1607, Monteverdi ouvrait une nouvelle ère musicale inspiré du mythe fondateur de la

poésie musicale. De quoi donc en profiter pour réviser nos classiques et se plonger dans ce coffret à l'intérêt inépuisable. Magistral.

_____

DVD, coffret événement. Les Grands mythes (Arte éditions, 4 dvd, novembre 2016). Nouvelle série. **CLIC de CLASSIQUENEWS**

DVD. Compte rendu critique. Coffret « La voie de la musique » : 3 films en direct : Rigoletto, La Traviata, Tosca. Orchestra Sinfonica nazionale RAI. Zubin Mehta, direction – 1992, 2000, 2010 – 3 dvd Rada film



DVD. Compte rendu critique. Coffret « La voie de la musique » : 3 films en direct : Rigoletto, La Traviata, Tosca. Orchestra Sinfonica nazionale RAI. Zubin Mehta, direction – 1992, 2000, 2010 – 3 dvd Rada film. Voici le coffret idéal pour les fêtes et qui souligne

combien retransmission télévisuelle (de surcroît en direct) et opéra peuvent produire la magie pure. Souvenons-nous… Les amateurs lyricophiles comme le grand public avait conservé l'idée d'un opéra filmé… au cinéma, en 1979, grâce au « film opéra », modèle du genre, réalisé par Joseph Losey : Don Giovanni. On pensait avoir atteint et produit ce qu'il y avait de meilleur alors : l'opéra hors des salles de théâtre et au cinéma devenait le plus populaire des spectacles totaux. Puis vint, en direct, diffusé sur une centaine de chaînes de télévision dans le monde (mondovision), dans les lieux de l'action, à l'heure précise du drame concerné : tour à tour, Tosca à Rome (1992), La Traviata à Paris et Versailles (2000), enfin Rigoletto à Mantoue (2010). Soit une trilogie devenue légendaire elle aussi, et superbement réuni dans ce coffret éditorialisé (anglais et italien), co produit par Belvedere et Rada film. A l'origine de cette vision qui rétablit la magie de l'opéra dans son urgence dramatique et avec les moyens de la dernière technologie de l'image, le réalisateur et producteur Andrea Andermann, au goût sûr, dont la vision aura bouleversé le genre lyrique. Sont ainsi réunis dans ce coffret superlatif :

TOSCA de Puccini avec l'ardent Mario Cavaradosi de Placido Domingo, à son meilleur ; la fauve éruptive et amoureuse Catherine Malfitano, Floria Tosca, intense et féline ; sans omettre le non moins animal, aux accents carnassiers du baryton Ruggero Raimondi (le Don Giovanni de Losey), dans le rôle du préfet de Rome, le baron Scarpia.
Réalisé / Diffusé les 11 et 12 juillet 1992

LA TRAVIATA de Verdi, avec un trio tout autant engagé, d'une belle ardeur lui aussi : Eteri Gvazava (Violetta Valéry, plastique, habitée), José Cura (juvénil, intense, au profil cinématographique), Rolando Panerai (Germont père).
Réalisé / diffusé en 2000

RIGOLETTO de Verdi avec Placido Domingo (devenu baryton entre temps), dans le rôle-tire du bouffon intrigant pris à son

propre piège ; Julia Novikova (), et le jeune et fringant Vittorio Grigolo dans le rôle du duc de Mantoue, volage, irresponsable, cynique…
Réalisé / diffusé les 4 et 5 septembre 2010

La trilogie lyrique d'opéras italiens parmi les plus cinématographiques s'impose évidemment, car on y décèle le tempérament de deux ténors alors en pleine ascension : José Cura pour Rodolfo de La Traviata et plus récemment, Vittorio Grigolo dans Rigoletto. C'est aussi la démonstration d'un talent hors pair, celui de Placido Domingo, à la longévité dramatique exceptionnelle, qui de Tosca à Rigoletto, de ténor est devenu, avec une passion expressive ciselée, ici et là, admirable d'éloquence, … baryton. Sa prestation dans le rôle shakespearien / hugolien du bouffon démasqué, trahi, reste bouleversante. Voilà au moins deux bonnes raisons pour acheter les yeux fermés ce coffret événement, en édition limitée édité par Rada film. Il comblera les amateurs d'opéras comme les cinéphiles, soucieux de réalisations à l'écran, vraisemblables autant qu'esthétiques. Le coffret est accompagné d'un important livret (italien et anglais) qui rétablit le contexte et la genèse pour chaque production télévisée, avec en bonus plusieurs entretiens avec les solistes et les producteurs et réalisateurs. Incontournable pour les fêtes de Noël 2016.

_____

DVD. Coffret « La voie de la musique » : 3 films en direct : Rigoletto, La Traviata, Tosca. Orchestra Sinfonica nazionale RAI. Zubin Mehta, direction – 1992, 2000, 2010 – 3 dvd Rada film. CLIC de CLASSIQUENEWS

DVD, compte rendu critique. BOITO : Mefistofele. Pape, Calleja, OM Wellber (1 dvd C major 739208, 2015)



DVD, compte rendu critique. BOITO : Mefistofele. Pape, Calleja, OM Wellber (1 dvd C major 739208, 2015). En 4 actes, l'ouvrage de Boito assemble les meilleurs éléments de son indiscutable génie dramatique et lyrique. D'abord créé en 1868 à Milan, puis remanié, recréé à Bologne en 1875, enfin recréé à Milan en 1881, Mefistofele est l'aboutissement d'un travail pharaonique réalisé par le librettiste devenu compositeur, toujours soucieux d'honorer sans la dénaturer la source goethéenne qu'il entend servir. Il compose mais écrit aussi le texte de son ouvrage, œuvre de toute une vie. Hélas trop peu jouée car les effectifs y sont démesurés et les parties des solistes redoutables. Plus d'un s'y sont cassés les dents (et la voix).





Au théâtre national de Munich, en novembre 2015, Boito fait son grand retour avec l'opéra faustéen par excellence, où il synthétise toute sa grande ingénierie lyrique apprise auprès de Verdi (comme librettiste de Simon Boccanegra, Otello puis Falstaff) : Mefistofele. Munich a voulu ostensiblement nous en mettre plein la vue, à grand renfort de machinerie impressionnante, style dispositif Lepage pour le Ring du Metropolitan Opera de New York… On peut regretter ces frais visuels démultipliés, mais reconnaissons la cohérence du propos et l'indéniable souffle

que la succession des tableaux produit. La mise en scène de **Roland Schwab** a le mérite de l'ironie et de la facétie, du cynisme et du démoniaque. Ainsi le dispositif met en scène une vaste boîte infernale où l'humanité se vautre sans retenue, excitée par celui qui sait la rendre démente pour sa perte, Mefisto. C'est un grand livre d'images qui répond à la démesure arrogante de son vrai héros en titre, Mefistofele… omniprésent, grand bonimenteur à la face des hommes, passifs, poussifs, naïfs et veuls… Intense, économe dans sa gestuelle, énigmatique et fascinant à souhait, René Pape compose un Mefistofele impeccable : cynique, provocateur, mordant, désabusé mais si juste. Dominateur et d'une perversité brillante. Avec une rudesse voire une âpreté, feinte ou réelle qui saisit. Il est bien ce démon noir qui a la haine de l'humanité, trop heureux d'en révéler à chaque épisode, l'indicible félonie, l'indignité crasse, la repoussante lâcheté…
Côté femmes, l'Elena de Karine Babajanyan s'impose naturellement, mieux que la Margherita, bancale, imprécise et parfois hurlante, – donc agaçante de Kristine Opolais (en rélaité, malgré son engagement dramatique, dépassée vocalement par l'épaisseur du rôle).

Racés, subtils, d'une mâle intensité : René Pape et Joseph Calleja





L’HEUREUSE SURPRISE VIENT DE CALLEJA… Parfois maladroit dans certains Verdi précédemment critiqués (Simon Boccanegra), – malgré un style raffiné toujours impeccable, le ténor Maltais Joseph Calleja a fière allure et affirme un tempérament scénique et vocal, égal au Mefisto de René Pape : le premier est lumineux, ardent et tendre ; le second, noir et satanique : deux voix, deux acteurs d’une présence indéniable, habilement contrastés, s’affrontent ici. Concernant Calleja, l’élégance et le raffinement de son chant (« Dai campi, dai prati », air d’extase espérée, et prière ardente un rien désabusée), idéalement incarné comme expressif, comme son physique, reconnaissons souvent non exploité ailleurs, participe pleinement à la réussite de son Faust. Il veut par arrogance et idiotie, être ébloui par ce que lui apportera le génie démoniaque ; le sommet de cette surenchère et débauche (qui rend les décors et machineries hollywoodiens légitimes de facto) étant au IV, la nuit du

Sabbat antique : où paraît Hélène de Troie, la plus belle séductrice faite femme : ici caricaturée en infirmière en chef… au chevet d'un Fasut devenu fou : la séquence est sidérante et juste. L'humanité est maudite, condamnée à la folie collective et individuelle. Pourtant curieux, mais désabusé, Faust, d'une suavité déjà fatiguée, se lasse des offrandes visuelles orgiaques que lui prodigue Mefisto, lequel doit bien admettre, en conclusion, qu'il n'a pas su émerveiller Faust, qui en avait fait la demande.
Faust gavé, lui-même désabusé, meurt mais en adorant Dieu, seule source d'admiration. On sait combien Boito fut d'abord abondant, trop ? (la version de 1868 durait 5h), puis de plus en plus synthétique, réécrivant, réadaptant, racourcissant pour proposer des versions resserrées, mais dignes selon lui du drame épique de Goethe ; en 1875, puis 1876, enfin à la Scala en 1881.



Dans ce feu d'artifice visuel et dramatique foisonnant, la direction de **Omer Meir Wellber** parvient à maîtriser l'importance des effectifs présents et l'équilibre scène / fosse. La ligne expressive est préservée parfois au détriment d'une certaine clarté, mais le chef, qualité des meilleurs, sait s'appuyer sur les plus impliqués, dont les deux solistes furieusement mâles, Faust et Mefisto, et les choeurs de l'opéra bavarois, d'une remarquable articulation et prestance dramatique. Dommage que les femmes ne se montrent pas à la hauteur de cette oeuvre singulière et réellement captivante. Le déballage spectaculaire qui s'offre ainsi aux spectateurs pointe les faiblesse et les arguments de l'opéra : sa démesure disparate et son manque de continuité dramatique, mais aussi ses tableaux, chacun, subtilement

caractérisé, musicalement comme vocalement : ironie saillante et sardonique de Mefisto qui perce l'unité apparente des anges au prologue ; la scène du jardin au II, où Faust amoureux, s'éprend de la pauvre Marguerite… Le DVD rend compte heureusement de cette vaste fresque entre musique et poésie. C'est un polyptique d'une fièvre expressionniste, touchante dans ses intentions de spectacle total. La rareté de l'œuvre sur scène et donc son caractère exceptionnel au dvd appellent un **CLIC de CLASSIQUENEWS** : il était temps de posséder enfin d'une captation intégrale du sommet lyrique de Boito.

_____



DVD, compte rendu critique. BOITO : Mefistofele. René Pape (Mefistofele-, Joseph Calleja (Faust), Karine Babajanyan (Elena), Kristie Opolais (Margherita)… Bayerisches Staatsorchester, chorus and children's chorus, Bayerisches staatsoper. Omer Meir Wellber, direction. Munich, octobre et novembre 2015 – 1 dvd C major 739208.